

Pierre Mirallès & Gilles Palau

**DEUX CAUSEURS
NOCTURNES**
et autres histoires brèves

Réfléchir à Spinoza en pissant risque de vous faire
rater la cuvette.

Jim Harrison – *Dalva*

TABLE DES MATIERES

Il est mort de ne pas rêver assez	9
La nostalgie du bonobo	13
Métaphysique du chocolat	15
Futur intérieur	19
Une destinée pampiniforme	21
Entrée des artistes	25
Deux causeurs nocturnes	29
La vérité sur l'affaire Dionisio Formiguères	33
Un gros chantier	39
Dans un ciel gorgé d'étoiles	41
Les indécentes tribulations de Jesus Roccapina	45
Mon ange a pris du poids	49
Une impulsion soudaine	51
Chaleur humide	53

J'ai épousé la sœur de Nietzsche	57
L'amant bigleux	59
Apprentissage des langues	61
Garrotte sanglante	65
Pied de biche ou pied de cochon ?	71
Le syndrome de Comelade	75
Le réductionnisme sans peine	79
Les diverticules alimentaires	83
Dans le silence obscur d'une chambre à coucher	85
Phénoménologie du rat	89
Dernière station avant la frontière	91
Hôtel du roi de Hongrie	93
A reculons	99
Un laps de temps	101
L'homme qui aimait les flammes	105
Les servitudes volontaires	107
Une céleste ignorance	109

Disparition des nuages	113
Le pays qui leur était dû	117
Fumer sa vie	121
Une dépression venue d'Islande	123
Dictionnaire amoureux de la Catalogne	127
Un jour à Gérone	131
Un canapé bien défoncé	135
Un dîner presque parfait	139
Le fabuleux destin d'Aymeric Poussin	143
Autopsie d'une illusion	147
Sur le canal du Midi à quatorze heures	151
Ma sœur en connaît un rayon	153
La stupéfiante confession d'Anatole Lebrochu	157
L'obscur Monsieur Mallarbé	161
S'éloigner de la rive	165

Il est mort de ne pas rêver assez

Tandis qu'il attendait son tour dans le salon de coiffure, sans y prêter attention il avait pris dans le présentoir à magazines un exemplaire de *Playboy*, et s'était mis à le feuilleter machinalement. Tout d'abord il n'avait fait que parcourir les photos (plutôt légères) et les titres (plutôt lourds) des articles, puis il avait fini par se lasser et par lever les yeux pour observer la pièce autour de lui. Mu par une sorte d'attraction magnétique, son regard avait été happé par la grande glace devant laquelle s'affairait le coiffeur, et où se reflétaient tous les autres clients, assis comme lui sur des fauteuils en skaï. Il s'aperçut alors que tous, sans exception (si ce n'est lui-même), pianotaient sur leurs *smartphones* avec une intense concentration, certains même avec une visible nervosité. Il avait beau n'en rien laisser paraître, toute cette agitation le perturbait. "Aujourd'hui, les gens ne savent plus s'ennuyer", songea-t-il avec un agacement teinté de mélancolie, "on ne prend plus le temps de rêver".

Cette idée le frappa, comme s'il la formulait pour la première fois. Pourtant, paresseux comme il l'était, et rêveur de surcroît, il aurait dû être porté à justifier par des principes abstraits les comportements peu glorieux où l'entraînait sa pente naturelle. Sans doute un reste de lucidité l'empêchait-

il d'accorder trop de crédit aux idées générales, surtout quand elles venaient de lui.

Le coiffeur en avait fini avec le client précédent. Il lui fit signe de venir s'installer à son poste de travail. Après lui avoir noué une serviette autour du cou, il entreprit de lui passer la tondeuse. Presque tout de suite, le ronronnement électrique de l'appareil autour de son crâne eut pour effet de le plonger dans une agréable somnolence. Des images floues se mirent à flotter dans son esprit, d'abord des images de corps alanguis, peut-être inspirées par les photographies qu'il avait vues quelques instants auparavant, puis des nuages, et enfin (il ne comprenait pas pourquoi) un chat. Une nouvelle idée surgit de ce magma confus. "On ne devrait jamais réaliser ses rêves", réalisa-t-il soudain, sans que le rapport avec ce qui précède lui apparaisse clairement.

Il avait parlé à voix haute, et le coiffeur le considéra avec surprise. Pourtant, sans hésiter, il lui donna raison (sans doute lui aurait-il donné même raison s'il avait dit exactement le contraire) et il poursuivit : "Regardez mon beau-frère Jesus Roccapina. Il avait toujours rêvé d'être carreleur, et maintenant il tient une parfumerie".

Evidemment, cet imbécile avait compris tout de travers, et cela suffit à déclencher dans le salon une discussion générale. Un client complètement chauve (chacun se demandait ce qu'il faisait là)

déclara qu'il aurait aimé être coiffeur. Un deuxième, rengainant son i-Phone 6, s'écria à son tour : "Cette année, j'escalade le Mont-Blanc". Un troisième s'exclama, presque rongé d'angoisse : "Moi ça fait des années que je voudrais un i-Phone 6, et je dois me contenter d'un Samsung Galaxy". Puis, il s'écroula par terre, et trépassa en s'étouffant parmi les touffes de cheveux de toutes les couleurs qui jonchaient le sol du salon.

"Qu'est-ce qui lui est-il arrivé ?" demandèrent comme un seul homme tous les clients présents dans le salon. Alors, celui qui était resté sous la tondeuse du coiffeur les rassura d'une sentence sans appel : "Il est mort de ne pas rêver assez".

La nostalgie du bonobo

Je suis allé au Sabrina bar, la soirée était douce après une pluie abondante. Dès l'entrée, je reconnus le morceau, c'était Chet Baker : *I fall in love too easily*. C'était pas mon jour. Pas moyen d'obtenir une protection contre les démons, je pris un rhum, j'hésitais : Flor de Caña ou Barbancourt ? Dans le doute je pris l'un, puis l'autre. Le menu annonçait côtes de porc à l'ananas, risotto de canard, ananas et thé chinois. Dans le doute je repris du rhum. C'est ici que se brisèrent les premiers navires portugais. Non sur le rhum mais sur cette île au climat doux et aux pluies abondantes. Une flore de type méditerranéen, orangers, vignes, pins, à laquelle se superpose une végétation tropicale : bananiers, ananas.

Je sortis dans la nuit tiède, j'avais besoin de compagnie, boire seul me poussait à la mélancolie. Sur le chemin de l'hôtel où logeait mon ami Pedro je tombai nez à nez sur un chien au poil fauve, une marque blanche au poitrail, robuste, rustique, un chien à vaches : le chien de Saõ Miguel, il est musclé, il mord bas. Est-ce mon haleine ou mon peu de conversation, il se détourna négligemment. Je parvins à l'hôtel, un ancien couvent franciscain face à la mer, construit au XVIème siècle. Dans la nuit noire même la piscine était austère. Je n'eus guère

besoin de stratégie pour convaincre Pedro, le seul énoncé du menu le persuada de m'accompagner. Nous montions sur le pavé humide, légèrement essoufflé je reconnus la rue, c'était bien là, en haut à droite. Pas de lumière, pas d'enseigne, nous prîmes une rue parallèle pour un résultat semblable. Après force détours une petite place s'ouvrait devant nous. Nos pieds demandant grâce, nous nous assîmes sur un banc tels deux hommes vieillissants.

- Force est de constater la disparition du Sabrina Bar, annonçais-je doctement.

- Comme l'île de Sabrina, qui est apparue en 1810, juste le temps pour les Anglais de planter leur drapeau, puis disparut.

Pedro ne s'en laissait pas conter dès qu'il s'agissait de nourriture. Le sachant mélomane je lui assénaï une formule définitive :

- Tout cela n'est que destin, tout cela est fado.
Nous retrouvâmes l'hôtel sans peine.

Métaphysique du chocolat

Au premier abord, il n'avait pas trouvé la ville accueillante. Avant de pénétrer dans les faubourgs, Paul s'était arrêté dans une station service pour programmer le GPS de sa Nissan avec l'adresse de l'hôtel. Obéissant à la voix électronique, il avait roulé pendant des kilomètres sur de longues avenues rectilignes presque désertes en ce début d'après-midi. Le trajet n'en finissait pas, il semblait que la ville dans son ensemble n'était constituée que de ces artères interminables qui se ressemblaient toutes, formant un damier régulier qui s'étendait jusqu'à l'horizon barré de hautes montagnes, un quadrillage de rues grises cernées de hauts immeubles tristes et monotones. A un moment, alors qu'il était déjà dans le centre à en juger d'après l'allure plus chic ou plus cérémonieuse des bâtiments, l'appareil lui avait ordonné de tourner à gauche le long d'un bureau de poste, puis encore à gauche dans une rue plus étroite qui s'avéra bientôt barrée par les carabiniers. Il se déroulait là une manifestation : on entendait la foule clamer des slogans en italien et en arabe, il y avait aussi des banderoles, mais Paul était trop loin pour arriver à lire ce qui était écrit dessus. Il prit à droite puis à gauche (il n'avait pas vraiment le choix, le coin était truffé de sens uniques) et au bout de deux

minutes il se retrouva exactement au même point, devant les mêmes carabiniers qui le regardaient avec un drôle d'air. Il se dit : bon, pas le choix, il faut que je reprogramme le GPS. Cette fois-ci, l'appareil le ramena sur l'avenue qu'il avait pris la première fois mais il continua tout droit. Au bout d'un kilomètre, il se gara devant la porte de l'hôtel.

Après avoir pris possession de sa chambre, il décida d'aller explorer la ville à pied. Le ciel était devenu sombre, strié d'éclairs par intermittence. Tandis qu'il marchait d'un pas nonchalant dans la rue qui entretemps s'était peuplée d'une foule nombreuse, déambulant comme lui ou badant devant les vitrines qui commençaient à s'éclairer, on entendait le tonnerre se répercuter entre les immeubles avec des grondements sinistres. Tout d'un coup la pluie se mit à tomber avec violence, une pluie drue, glacée, impitoyable, qui en un instant fit déborder les caniveaux, dégringoler des cascades du haut des toits, gicler des gerbes d'eau au passage des voitures - et courir les passants à l'abri des arcades. Ce genre de phénomène devait être habituel dans cette ville, car presque toutes les rues du centre étaient bordées d'arcades au moins d'un côté, sans doute pour se retrancher en cas de pluie.

En poursuivant sa promenade, il se rendait compte progressivement que ces arcades formaient un réseau continu, se prolongeant d'une rue à l'autre,

communicant entre elles de part et d'autre des carrefours par des passages couverts, et qu'on pouvait parcourir ainsi sans se mouiller des kilomètres de trottoirs, parmi les éventaires des bouquinistes ou des marchands des quatre saisons, les terrasses de café, les mendiants et les musiciens de rue, changeant parfois d'un coup d'ambiance urbaine et même de quartier simplement en tournant l'angle d'une rue, passant de larges boulevards à des venelles étroites, longeant des places monumentales ornées de fontaines, recherchant l'obscurité silencieuse des églises ou fuyant la musique envahissante des galeries marchandes.

Paul marcha longtemps au gré de sa fantaisie dans ce dédale de rues couvertes avant de prendre conscience qu'une sorte de malaise s'était insinuée en lui. Il réalisait peu à peu que ce réseau urbain formait comme un cocon apparemment protecteur mais dont on ne voyait jamais l'issue, une toile d'araignée qui peut-être le tenait prisonnier, enfermé dans ses fils délicats mais solides, entrecroisés à l'infini, sans retour et sans fuite possibles. A mesure qu'il parcourait ce qui lui apparaissait désormais comme un immense labyrinthe, il éprouvait la sensation de tourner en rond, ou parfois au contraire de tourner le dos à sa destination, car il n'avait plus maintenant qu'une idée : retrouver son hôtel au plus vite. Il devenait de plus en plus nerveux, il avait pressé le

pas, alors les gens le regardaient avec un air surpris, se retournaient sur son passage. Lui, de son côté, se demandait pourquoi les passants le dévisageaient comme ça, si leur comportement cachait une menace, pourquoi ces sourires étonnés qui semblaient grimaçants, moqueurs ou insultants. Beaucoup de temps était passé, l'ombre de la nuit avait pris possession des rues, les arcades à peine éclairées par la lueur de vagues lampadaires dont les reflets tremblaient sur la chaussée mouillée.

C'est alors qu'il le vit. *Guido Gobino* : ce nom jusqu'alors inconnu illuminait de ses lettres de néon bleues la vitrine de la chocolaterie. A l'intérieur, on pouvait voir sur les présentoirs exquisément décorés des pyramides de *gianduiotti* emballés dans du papier doré ou rangés dans des boîtes aux ornements variés. C'était son chocolat préféré. Alors, cédant à une impulsion soudaine, il pénétra dans le magasin. Dehors, la pluie avait cessé, l'angoisse aussi s'était évaporée.

Futur intérieur

Je revenais d'un grand voyage. Cela avait duré longtemps, plus d'une année je crois. L'odyssée entre la chambre à coucher, la table de la salle à manger et le bureau avec ses quelques livres. Cherchant le sens de ce va-et-vient, je n'étais pas allé en Pannonie, en Argentine ou en grande Moravie. Ce n'étaient pas des continents ou des îles, juste des îlots juxtaposés où mon corps s'émiettait, retiré hors du temps. Je passais de l'un à l'autre sur l'injonction de spécialistes. J'étais passé de Chimiothérapie à Chirurgie pour revenir en Chimiothérapie. J'en gardais le goût sucré dans la bouche. Je partais enfin en Cardiologie, ce n'est pas un passage obligé mais cela fait souvent partie des circuits. C'était l'espace le plus paisible, pas de lumière crue mais un flot bleuté d'écrans où défilent lignes et points. Comme un grand aquarium avec des chants de baleine et de dauphins. Des bulles d'air explosent à la surface. Je me laissais porter, un léger renoncement, je flottais dans un monde liquide. La douleur s'était dissoute dans cet espace clos où l'on ne rejoint jamais l'horizon.

J'étais pourtant un voyageur en équilibre entre deux mondes.